

[Anecdotes]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 42

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181497>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de la journée ne lui paraissait nullement heureuse. Tout autour d'elle, couraient, entre les pierres, la gélinote blanche, à la taille élancée. Ci et là, elle voyait au loin, un couple de chamois, paître sur une pente abrupte, mais quand son père et elle, marchant à petit bruit, arrivaient à la portée du fusil, un fort sifflement se faisait entendre des rochers d'alentour. C'étaient les marmottes, habitants ordinaires des cavernes, qui faisaient entendre leur cri d'avertissement, puis se retiraient en toute hâte dans leur trou. Le rusé chamois connaît ce cri, bien qu'il ne soit pas poussé à son intention, il en profite, et prend la fuite, avec la rapidité de la pensée. La nuit approchait, et notre chasseur n'avait pas encore brûlé un grain de poudre. Annita tombait de lassitude.

Le père ne faisait pas semblant de s'en apercevoir, bien qu'il ne cessa d'observer attentivement sa fille. Il descendit quelque temps, pour remonter ensuite une pente presque impossible à gravir. Arrivés sur le plateau, ils aperçurent, dans la brume, un gros animal aux poils hérissés, qui venait au-devant d'eux. Annita se serra, avec angoisse, contre son père. Mais celui-ci, adressa quelques paroles à l'animal qui se livra à des gambades de joie. C'était le gros chien d'un berger de Bergame, qui gardait, en ces lieux son troupeau.

Marco s'avança vers la cabane du berger, dont il ouvrit la porte sans s'annoncer, et réveilla le jeune homme déjà endormi. Celui-ci, regarda avec surprise, de ses grands yeux noirs, la belle Annita. Enfant solitaire de la montagne, il y avait des mois qu'il n'avait vu une face humaine, il salua amicalement les visites qui lui arrivaient, découvrit les braises de son foyer, et jeta dessus des morceaux de racines de pin. Une flamme brillante ne tarda pas à pétiller, et il offrit à ses hôtes du lait et du fromage de brebis.

Sur la région où nos gens se trouvaient, presque à deux pas des neiges, un bon feu n'est point à dédaigner, tout aussi peu qu'un lit de foin aromatique de la montagne. Le berger se hâta d'en préparer pour Marco et Annita.

La jeune fille était si lasse qu'elle ne tarda pas à s'endormir. Les efforts de la journée l'avaient brisée. Sans doute, elle rêva quelquefois d'abîmes sans fond, et se réveilla en sursaut, mais ce fut pour retomber dans un profond sommeil.

Le lendemain, le soleil dorait à peine les sommets des montagnes, que le vieux chasseur, tout équipé, se trouvait déjà debout devant le lit de sa fille. Celle-ci ouvrit des yeux égarés, ne sachant d'abord ni où elle se trouvait, ni de quoi il s'agissait. Un simple regard de son père, la remit au fait; elle se hâta de secouer les débris de foin attachés à ses vêtements, de rajuster sa chevelure, fit un bout de toilette à laquelle le chasseur n'assista pas sans impatience. Enfin ils prirent congé du silencieux berger bergamasque et sortirent. Ce dernier suivit longtemps de l'œil Annita, qui ne montrait pas la moindre fatigue et qui, légère comme un chamois, finit par disparaître derrière les rochers.

Le temps était magnifique, et les pointes des glaciers brillaient comme des pierres précieuses. Annita en éprouva un véritable ravissement; elle trouva que, sur les hauteurs, on respire beaucoup plus facilement que dans la plaine, et que la marche y est si aisée que l'on croit effleurer le gazon, comme si une puissance amie, invisible vous transportait par dessus l'herbe courte, parsemée de pierres. C'est, du reste une impression connue de tous ceux qui parcourent nos Alpes. Un sentiment indescriptible de paix, vient remplir l'âme, l'esprit aime à prendre son essor dans l'espace, à planer sur l'immensité, à mesurer l'infini du ciel bleu.

(A suivre.)

Un charcutier adressant à la Municipalité de Morges une requête pour l'agrandissement de l'abattoir des porcs, terminait ainsi sa péroraison :

« Oui, Messieurs, quand on tue deux ou trois cochons, nous sommes tous les uns sur les autres ! »

Une dame qui professait des opinions politiques très avancées et lisait avec enthousiasme les écrits

des grands démocrates, expédia une circulaire à tous les champions les plus ardents de sa cause, afin d'obtenir de chacun d'eux quelques cheveux en souvenir. Toute son ambition consistait à pouvoir réunir ces cheveux dans un album, comme des timbres-poste ou des autographes.

Plusieurs de ces messieurs s'empressèrent de satisfaire à cette louable intention; mais un d'entr'eux, cependant, se trouva placé dans le plus cruel embarras. Son crâne était complètement dépouillé. Il se tira de ce mauvais pas par un trait d'esprit :

« Madame, répondit-il, je suis désolé, il n'y a pas mèche ! »

Un Anglais fume flegmatiquement son cigare sur le pont du navire. En levant les yeux il reconnaît, dans un groupe de passagers, un Français très aimable, qu'il avait vu plusieurs fois à Trouville et avec lequel il avait échangé quelques paroles. Ils s'avancèrent l'un vers l'autre, et, après un « Enchanté de vous voir » l'Anglais dit à son compagnon :

— Je me rends à Brighton.

— Et moi à Londres.

— Comptez-vous y passer la saison?

— Cela dépendra. Vous savez, les affaires...

— Ne voyagez-vous pas pour votre plaisir?

— Oh! non. Je ramène un jeune anglais dans sa famille.

— Seriez-vous son précepteur?

— Non, monsieur.

— Où est-il donc ce jeune homme?

— Il est en bas.

— Priez-le donc de monter; nous causerons quelques instants.

— Impossible; il est mort.

— Mort!

— Oui, il est dans un cercueil de plomb. Mon métier est de transporter les cadavres des riches personnages qui meurent en France et de les rendre à leurs familles. C'est une excellente industrie. Si monsieur avait jamais besoin de mes services.

L'Anglais regagna sa cabine et ne remonta plus sur le pont jusqu'à Douvres.

Le *Messageur des Alpes* nous apprend que le drapeau blanc a été hissé sur la Tour-Carrée du château d'Aigle; c'est là le signe qu'il n'y a plus aucun détenu dans les prisons de district. Le concierge peut prendre à l'aise ses vacances de vendanges et n'a point l'air de se plaindre de l'abandon de ses pensionnaires. On raconte qu'un de ses prédécesseurs, dans une circonstance pareille, n'en prit pas aussi gaiment son parti.

« L'est onna vergogne, disait-il, dé vère coumeint lo mondo sé conduit; ie né pequa nion. »

Les personnes qui s'abonneront au *Conteur* pour l'année 1872, recevront ce journal gratis jusqu'au 31 décembre.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.